

KONFIDENT ILLIUMINI III LIII III LIII  
NOIR la manufacture de livres

Lorsque  
tous  
trahiront

PIERRE OLIVIER

PRIX DU ROMAN  
D'ESPIONNAGE

AMICALE DES ANCIENS DES SERVICES SPÉCIAUX



Lorsque tous trahiront



Pierre Olivier

# Lorsque tous trahiront

LA MANUFACTURE DE LIVRES  
la manufacture de livres

---

**KONFIDENT**

ISBN 978-2-38553-044-0

[www.lamanufacturedelivres.com](http://www.lamanufacturedelivres.com)

[www.konfident.fr](http://www.konfident.fr)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## AVERTISSEMENT

Le personnage principal de ce livre est un ultra de la collaboration, un fasciste.

Les opinions exprimées par celui-ci dans ce roman sont les siennes, et non pas celles de l'auteur.





## 1.

– L'important, pour une organisation clandestine, c'est le cloisonnement.

L'homme qui nous fait face interrompt un instant son exposé et il se tourne vers un tableau mural sur lequel il commence à tracer avec application des rectangles et des flèches.

– Si un camarade est arrêté, il ne doit pouvoir donner à ceux qui l'interrogent qu'un nombre aussi limité que possible de camarades. Alors, on cloisonne et on fonctionne par tierces.

Le tableau se couvre de signes et de lettres au son des grincements de la craie, que l'ex-inspecteur principal adjoint Bouton manie avec une absence de douceur en harmonie avec l'épaisseur de ses doigts.

– Un exemple, vous êtes responsable de l'Organisation pour une région. Vous ne connaissez que vos trois subordonnés directs : le chef du renseignement,

celui de l'action et celui de la propagande. Votre responsable renseignement, lui, n'aura affaire qu'à ses subordonnés chargés des secteurs militaire, économique et politique. Ainsi de suite, vous comprenez le principe.

Quand l'instructeur en a fini, une pyramide a pris forme, portant le doux nom de « Parti illégal clandestin ».

– C'est la méthode communiste.

Jean Bouton, il y a quelques mois encore chef de groupe à la brigade spéciale n° 2, service des renseignements généraux de la préfecture de police de Paris spécialisé dans la traque des militants communistes, conclut :

– Regardez bien ce schéma, car c'est cela que vous allez faire en France.

Une vingtaine de paires d'yeux détaille alors les traits, les flèches et les mots expliquant le grand projet de *leur* chef.

Je ne suis pas des leurs, pas vraiment, pas au sens où ils l'entendent. Je suis là presque par hasard. J'assiste à ce cours et à quelques autres parce que les journées sont longues dans notre petite île, bout de terre allemande à la frontière suisse. J'écoute tout cela d'une oreille distraite. Je n'ai pas l'intention de participer à *leur* grand projet. Je n'y crois plus, depuis longtemps. Mais, dans notre situation, en savoir un peu plus sur les règles de la vie dans la clandestinité

n'est pas inutile. La clandestinité, c'est notre horizon à nous, les collabos. À ceux qui espèrent échapper aux cellules de Fresnes et aux pelotons d'exécution.

Alors, quand Bouton nous livre des conseils de prudence afin de ne pas tomber aux mains de l'ennemi, j'enregistre. Éviter les villes, les rassemblements, les débits de boisson. Ne pas parler avec les barmans et les prostituées. Se déplacer en empruntant plutôt les réseaux secondaires et les axes peu fréquentés, circuler de préférence avant 9 heures et après 17 heures, se présenter dans les hôtels après 22 heures et en partir avant 7 heures pour éviter la remise des fiches de police. J'ai tout retenu.

Bientôt, je prendrai la place de Bouton au tableau pour expliquer à nos élèves comment s'orienter avec une carte et une boussole. Ensuite, nous profiterons de cette belle journée de février pour passer aux travaux pratiques dans le parc où se camouflent les baraquements en préfabriqué qui accueillent notre salle de cours et les chambres de nos élèves.

C'était notre programme, jusqu'à ces pas précipités dans le couloir, précédant de peu l'ouverture brutale de la porte et cette annonce :

– Le Chef est mort !

2.

Bouton a laissé ses élèves en plan pour suivre le militant venu interrompre son cours. Le sang semble s'être retiré de son visage d'ordinaire rougeaud. Comme on ne m'y a pas invité, j'ai hésité à les suivre. Je les rattrape avec difficulté alors qu'ils se dirigent à grandes enjambées vers le bâtiment du garage, distant de quelques centaines de mètres.

Roger Nicolas, un des membres de l'état-major du Parti, y est en conversation avec un homme d'âge mûr à la carrure athlétique : Lamouche, le chauffeur du Chef.

– Vous vous rendez sur place, inspecteur. Lamouche va vous y conduire.

Et Nicolas précise à mon intention :

– Vous, retournez auprès des élèves.

Je ne suis pas en position de négociateur. Bouton vient à mon secours :

– Il vient avec moi.

– Ce n'est pas nécessaire.

– Et je dois faire quoi là-bas ?

– Votre travail de policier. Voir ce qui s'est passé, si tout est en ordre...

– Alors, j'emmène le lieutenant. Il parle allemand, moi pas. En plus, avec son uniforme boche, il pourra nous être utile.

Mon uniforme boche... Lorsque je l'ai passé la première fois, en 1941, cela m'a remué. Et je n'étais pas le seul. Certains, qui avaient combattu en 14-18, en ont pleuré, pour de vrai, et quelques-uns ont refusé tout net d'endosser cette tenue qui était celle de l'ennemi. Nous partions combattre le bolchevisme, dans la Légion des volontaires français, la LVF. Aux côtés des Allemands, mais sans renier, du moins le pensions-nous à l'époque, le pays qui est le nôtre. Le choc avait été d'autant plus brutal qu'on nous avait parlé de servir sous nos couleurs ou, peut-être, la France n'étant pas en guerre avec l'Union soviétique, sous l'uniforme finlandais. Et puis, on s'y était fait à cet uniforme boche, un peu grâce à l'écusson tricolore cousu sur la manche de nos vareuses pour rappeler qui nous étions et au message d'encouragement du Maréchal.

Trois ans plus tard, cet uniforme ne me fait plus honte. De toute façon, je n'ai pas le choix. Fraîchement démobilisé, je n'ai pas encore pu me procurer des vêtements civils. Si vous en doutez, alors vous n'avez pas connu l'Allemagne de ce début de l'année 1945 où tout, absolument tout, manquait.

La voiture dans laquelle nous prenons place est une Peugeot 402 qui a connu des jours meilleurs et, pénurie oblige, n'a son réservoir qu'à moitié plein. Lamouche le sait qui, s'installant au volant, nous annonce avec un fort accent des faubourgs :

– C’est Nicolas qui vient de la récupérer. Je ne sais pas où.

Bouton, dont le visage a retrouvé sa couleur naturelle, a troqué sa casquette d’instructeur ès coups tordus pour remettre celle de flic.

– Et la Traction du chef?

– Elle n’a pas démarré ce matin.

– Un ennui technique?

– Je n’ai pas encore trouvé l’origine de la panne. Il a dû emprunter sa Mercedes à Strüwe.

Notre 402 s’est engagée sur un chemin de terre bordé d’arbres qui s’incurve progressivement vers la gauche, jusqu’à une longue allée en pente. Celle-ci conduit à l’unique accès à l’île de Mainau depuis la rive sud du lac de Constance. Ou plutôt de l’Obersee, car, dans sa partie occidentale, le lac se sépare en deux étendues d’eau d’une superficie voisine, l’Obersee et l’Untersee.

Un ponton d’une centaine de mètres permet la traversée des véhicules et des piétons. Son accès est défendu par un poste de garde, dont la barrière se lève pour nous laisser le passage.

Nous roulons vers l’ouest en direction de Stockach, longeant le lac par la route empruntée une bonne heure plus tôt par le Chef. Lamouche nous apprend que celui-ci a quitté Mainau vers 11 h 30, après que les sirènes de Constance ont hululé la fin de l’alerte aérienne. Il devait rejoindre Mengen,

distante d'une soixantaine de kilomètres. Il y avait rendez-vous avec Marcel Déat, ancien ministre du Travail dans le gouvernement de Vichy. La discussion devait porter sur le ralliement de Déat au Comité de la libération française lancé par le Chef le 6 janvier dernier pour regrouper toutes les personnalités de la collaboration réfugiées en Allemagne. Il était accompagné par une secrétaire, une certaine Jacqueline Normand.

Bouton continue de questionner Lamouche.

– Qui conduisait ?

– Le chauffeur de Strüwe, un Boche des Sudètes.

À Stockach, nous obliquons vers le nord. De temps à autre, Bouton regarde sa montre, comme pour chronométrer le trajet, et il griffonne des notes sur un carnet. Lamouche, lui, prend soin de régulièrement scruter le ciel, exempt de tout nuage. Il n'ignore pas que le danger vient d'en-haut, que son patron en a fait les frais. À ce que l'on en sait pour le moment, la Mercedes du ministre plénipotentiaire Strüwe, occupée en ce jour par Jacques Doriot, ex-numéro 2 du Parti communiste, fondateur et chef du Parti populaire français, le PPF, a été criblée de balles par un chasseur allié en maraude.

3.

Le panneau indique Meßkirch. Bouton inscrit quelque chose sur son carnet alors que nous traversons la ville. Des maisons à colombages, aux toits pointus, que nous laissons derrière nous.

À l'embranchement vers le village de Menningen, des paysans discutent au bord de la route. Devant nous, à quelques centaines de mètres, on distingue un attroupement plus important sur le bas-côté, où stationnent plusieurs véhicules.

Lamouche ralentit et se range à une dizaine de mètres derrière une voiture accidentée tandis qu'un gendarme allemand vient à notre rencontre. Celui-ci est rappelé à l'ordre par un homme mince qui ne m'est pas inconnu, sans qu'il me soit possible de mettre un nom sur ce crâne dégarni et cette expression mélancolique.

Bouton, dont la facilité à lire dans mes pensées ne cesse de m'étonner, me renseigne sobrement :

– Simon Sabiani.

Le chef du PPF de Marseille, ville sur laquelle il régna en maître avant la guerre, est visiblement atteint. Vivant à Mengen, à une quinzaine de kilomètres de là, il est le premier Français arrivé sur les lieux du drame.

Bouton et lui se saluent.



- Le Chef est où ?
- Ils l'ont transporté à Mengen.
- Vous l'avez vu ?
- Oui, avant qu'ils l'évacuent.

Lamouche est ailleurs, les yeux fixés sur la Mercedes. C'est lui qui aurait dû conduire Doriot ce matin-là. Sans doute imagine-t-il qu'il aurait pu mourir lui aussi ou bien réussir à sauver son passager ? D'un geste, je lui désigne la route. En ligne droite, n'offrant aucun endroit où s'abriter d'une attaque en piqué.

- Il n'y avait rien à faire.

C'est la vérité. Il y a bien quelques arbres de l'autre côté de la chaussée. Pas de quoi dissimuler cette grosse voiture noire aux allures de corbillard, alourdie par un gazogène et dont le toit a été peint sur toute sa surface en bleu, blanc, rouge. Nos couleurs nationales ont été trouées en plusieurs endroits par les projectiles de l'appareil qui a pris le véhicule pour cible.

Bouton passe une tête dans la Mercedes, côté conducteur, examine les orifices par où les balles sont entrées.

- Petit calibre...

Se penchant pour examiner les longues traînées de sang sur une plaque de givre, au pied de la portière ouverte du chauffeur, il ajoute :

- Avec un canon de 20 mm, la voiture aurait été littéralement disloquée, éparpillée.

Il n'y a plus rien à faire. Nous prenons congé de Sabiani dont l'œil unique – il a perdu l'autre en 14-18 – s'attarde un moment sur mon uniforme. Son fils, François, a lui aussi servi dans les rangs de la LVF. Il y a été tué.

Lamouche est sous le choc. À présent, il se contente de conduire, les yeux rivés sur la route. Nous passons par Krauchenwies sans entrer dans le village, situé à l'écart de la route. Une montée assez raide et tortueuse précède la longue ligne droite qui mène à Mengen.

Celle-ci ressemble à Meßkirch, en moins pimpant. Mêmes maisons à colombages, même relative quiétude d'une population préservée des raids aériens qui défigurent les grandes villes et déciment leur population. Les pilotes alliés, pourtant, sont craints. Ceux des chasseurs-bombardiers qui écument la région à la recherche d'une cible. Ils sont peu regardants. Un paysan sur son vélo, une vache dans son champ font parfois les frais de leurs jeux d'enfants cruels auxquels on a offert de gros jouets. Alors, le mitraillage qui a coûté la vie à Doriot n'étonne personne. Le risque était connu.

Nous nous engageons dans *Hauptstrasse*, la rue principale, qui sépare la localité en deux parties à peu près égales, passons devant la mairie et poursuivons notre route en direction de la gare jusqu'à l'hôtel

Baier, grosse bâtisse de deux étages à la façade vert pastel donnant sur un square.

Dans le hall, Bouton et Lamouche saluent un militant. Une petite colonie de PPF qui n'ont pas emménagé à Mainau a élu domicile au Baier autour de l'épouse, de la mère et des filles de Doriot, de Sabiani et Marcel Marchal, les « ambassadeurs » du Parti auprès du simili gouvernement français en exil, installé dans une ville voisine, Sigmaringen.

À cette heure, on ne sert plus à déjeuner, mais la patronne accepte de déroger à la règle, privilège que Bouton attribue à mon uniforme. Elle nous laisse entrer dans la salle de restaurant et nous installe à une table rectangulaire située devant une fenêtre, dont les voilages nous protègent du soleil.

Nous n'avons guère le choix du menu, choux et saucisses. Si l'on mange assez mal en Allemagne, on n'y a généralement pas trop faim, sauf à Mainau. Les assiettes qui nous arrivent sont généreuses.

Lamouche se nourrit à contrecœur. Le chauffeur de celui que l'on appelait le « Grand Jacques » n'a pas ouvert la bouche depuis notre arrêt sur les lieux du mitraillage. Amorphe, il se contente de fixer le papier peint aux tons beige et ocre, fait de figures géométriques qui rappellent le camouflage des véhicules de l'armée allemande.

J'interroge Bouton :

– Alors, qu'en pensez-vous ?

Pour toute réponse, le flic me gratifie d'un haussement d'épaule.

Je repense à cette étrange formule employée par Nicolas alors que nous étions encore à Mainau : « Voir ce qui s'est passé, si tout est en ordre... »

– Est-ce que tout est en ordre ?

Le flic a saisi l'allusion.

– J'imagine qu'il voulait dire, avons-nous vraiment affaire à un mitraillage accidentel, si j'ose dire ? Et non à un attentat visant Doriot personnellement.

– Et cela vous semble le cas ?

– Je ne vois pas comment il pourrait en être autrement.

– Alors votre intervention s'arrête là ?

Nouveau haussement d'épaules, puis Bouton, dont l'appétit ne souffre guère des événements tragiques de la matinée, attaque les saucisses que Lamouche ne finira pas, avant de s'interrompre.

– La police allemande va faire une enquête de routine, comme c'est l'usage en pareil cas, interroger les péquenards du coin. Quelques-uns ont bien dû entendre l'avion. Les Boches vont joindre à leur rapport les constatations médicales. Le Parti s'en fera communiquer les conclusions. Et on en restera là. Il n'est pas douteux que c'est la faute à pas de chance.

4.

Dans le hall de l'hôpital de Mengen, Bouton et Lamouche sont happés par les proches du défunt. Comme je ne suis pas doué pour les condoléances, je me tiens à l'écart en attendant que Bouton me rejoigne.

– Le corps sera transporté dès ce soir à l'hôtel Baier. Moi, je vais rentrer à Mainau. Vous, vous restez-là.

– Pourquoi donc ?

– La dépouille doit être transférée à la mairie dans un jour ou deux. Il faudra une garde d'honneur pour veiller le cercueil. Comme vous êtes en uniforme, vous êtes désigné d'office.

Je ne trouve rien à redire à cela. Doriot n'était pas mon chef, mais je l'ai croisé quand j'étais à la LVF et revu à plusieurs reprises depuis mon arrivée dans l'île de Mainau fin décembre. Mainau, c'était chez lui. Je lui dois de m'y avoir accueilli, alors que je n'avais aucun endroit où aller et que je n'étais même pas membre de son parti. Il n'était pas *mon* chef, mais il était *un* chef et je respecte cela. Sa mort me touche moi aussi, même si c'est ce qui pouvait lui arriver de mieux. Il échappe ainsi à l'humiliante comparution devant un tribunal pour y répondre des faits de trahison et à une fin au petit matin face à un peloton de douze soldats.

Un homme rejoint les proches de Doriot. La soixantaine aussi usée que son costume civil, les tempes rasées, le médecin qui a examiné le corps du défunt parle quelques instants avec nos compatriotes avant de s'éloigner vers la sortie, manifestement pressé de rentrer chez lui ou à son cabinet. J'en déduis qu'il ne travaille pas à l'hôpital.

Bouton et moi le rattrapons. Je me charge des présentations, en allemand, car le docteur Hepp ne parle pas notre langue.

Son regard s'attarde sur ma vareuse. Le ruban rouge du Premier hiver, en Russie, et l'insigne noir de la médaille des blessés.

– Vous êtes soldat.

– J'étais... *Definitiv Untauglich*, inapte désormais, selon vos confrères. Vous avez examiné le corps ?

Le médecin cherche quelque chose dans la poche intérieure de sa veste dont il extrait un petit carnet en cuir fauve.

– Quatre balles. Deux dans les jambes, une dans le dos. Et une autre, qui a atteint un poumon, le foie, les intestins et qui a occasionné à sa sortie la fracture du bassin et de la tête du fémur. Sans doute fatale.

– Mort sur le coup ?

– Sans le moindre doute.

– Mitrillage en piqué ?

– Si l'on en juge par les emplacements d'entrée et de sortie des projectiles, oui.

Hepp s'apprête à prendre congé, je le retiens :

– Vous êtes médecin légiste ?

– Généraliste.

– À l'hôpital ?

– Non, en ville. Mais les collègues m'appellent régulièrement pour leur prêter main forte. Pour le moment, le chirurgien tente de sauver le chauffeur de votre ami.

5.

J'ai mal dormi pour ma première nuit à l'hôtel Baier. Non pas du fait de l'exiguïté de la chambre, sans doute la plus petite de l'établissement et la seule encore inoccupée, ni du froid vif qui y règne, mais à cause du bruit jusque tard dans la nuit et dès les premières lueurs de l'aube. Sans doute aussi du fait des innombrables questions venues me hanter à propos de notre avenir à tous et des possibilités d'échapper au sort qui nous est promis. Si j'ai rêvé, au cours de mes quelques heures de sommeil, ce fut sans doute des montagnes suisses et des grands lacs du nord de l'Italie.

En descendant pour rejoindre la salle de restaurant, je croise Sabiani, qui m'entraîne à sa suite dans le couloir du 1<sup>er</sup> étage et une pièce sentant le renfermé, maintenue dans la pénombre par les

rideaux tirés. Sur le lit, un homme massif est allongé, qui ne se relèvera plus.

Le « Grand Jacques » a passé la nuit dans cette chambre où l'ont veillé son épouse et ses filles. On l'a habillé d'un costume marron, d'une chemise blanche et d'une cravate sombre. Ses mains sont croisées sur son ventre. Un pansement couvre une bonne partie de ses joues, son menton et le devant de son cou. Fort étrangement, personne ne lui a fermé les paupières, ce qui donne à son visage une expression de profonde hébétude.

Je vais en faire la remarque à Sabiani. Celui-ci ne m'en laisse pas le temps. Il me tend une boîte métallique.

– Emportez ça avec vous et gardez-la jusqu'à nouvel ordre.

Avant de me tourner le dos, en quête d'un ou plusieurs autres objets, il juge utile de me préciser :

– Ce sont ses décorations.

## 6.

Au fil des heures, des figures du PPF arrivent à Mengen. Certains viennent de Mainau comme Ralph Soupault, le caricaturiste vedette de la presse collaborationniste, qui a fait le trajet je ne sais comment. Personnage pittoresque. Enfant de la



butte Montmartre, ami de Céline et de Marcel Aymé, Soupault, c'est un volcan constamment au bord de l'éruption, fulminant, vitupérant, vilipendant ses ennemis, ceux du Parti, s'échauffant, roulant des yeux, prononçant des sentences capitales, promettant la mort à beaucoup de monde. Soupault ne s'est d'ailleurs pas contenté de pourfendre nos ennemis par le verbe ou la plume. Flingue à la ceinture, il a dirigé les groupes d'action du Parti dans le 18<sup>e</sup> arrondissement. Dieu sait ce que lui et ses sbires ont pu faire.

Mais en cette soirée du 23, alors que nous nous croisons dans le hall de l'hôtel Baier, Soupault, le costaud, la grande gueule, a perdu de sa superbe. On l'a autorisé à voir le Chef sur son lit de mort. À présent, il accuse le coup, semble un peu perdu, dit qu'il a besoin d'un remontant, m'emmène avec lui.

Nous trouvons une taverne dans *Hauptstrasse*, avec une enseigne en métal qui pend au-dessus de la porte d'entrée et des fenêtres obstruées de l'intérieur par des rideaux tirés. De grandes tables en bois et des bancs, clientèle boche et âgée, forcément.

Soupault n'a pas l'intention de boire que de la bière. Schnaps, kirsch de la Forêt-Noire, Jägermeister, peu lui importe, il veut quelque chose de fort. Je sais comment va finir la soirée.

Alors qu'on nous apporte notre commande, il me regarde fixement derrière les verres de ses grosses lunettes de myope aux montures noires.

– Vous avez servi sur le front...

Ce n'est pas une question, c'est une entrée en matière.

– Un homme sait quand il va mourir ?

Interloqué, je ne sais que répondre. De toute façon, Soupault ne m'en laisse pas le temps. Il a quelque chose à me dire.

– La veille du mitraillage, il y a eu ce banquet pour fêter la sortie de notre journal d'exil. On n'avait pas pu le faire plus tôt...

– Je n'étais pas invité...

– Doriot a parlé ce soir-là...

Soupault laisse vagabonder son regard dans la salle et il ajoute :

– Pas très longtemps, mais nous avons tous été frappés par les allusions qu'il a faites à sa mort... Comme s'il savait, au fond de lui, que son rendez-vous du lendemain à Mengen serait le dernier.

Un souvenir me revient.

– Pour répondre à votre question, j'ai vu cela en Russie. Un adjudant, un type très bien, belle carrière dans la Coloniale, avant la LVF.

Soupault boit mes paroles, à présent. Je poursuis :

– On devait partir en opération. L'adjudant avait changé, quelque chose chez lui avait changé. Je l'ai entendu qui parlait à ses gars. Sur le moment, je n'y ai pas vraiment prêté attention, mais c'était comme s'il leur disait adieu.

– Et il est mort ?

– Oui, il n'en est pas rentré, de cette opération. Et je suis certain qu'il savait qu'il ne rentrerait pas.

– Mais il y est allé quand même...

– Il n'était pas du genre à se défilé. Il savait qu'il allait à la rencontre de la mort, mais il ne s'est pas défilé. Je ne sais pas si j'en aurais été capable.

– Moi non plus, je ne sais pas... Il est mort comment ?

– Proprement, une balle dans la tête.

Soupault soupire.

– Comme le Chef, alors.

Et il répète :

– Comme le Chef.

Nous buvons en silence, puis mon compagnon se met à me parler de son fils, Michel. Lui aussi s'est engagé dans la LVF, mais bien après moi, au printemps 44. Il était venu en permission à Mainau pour les fêtes de fin d'année avec un de ses camarades. Je les ai vus arriver dans l'île un matin, avec les runes SS sur le col de leurs vareuses. J'ai envié leur uniforme, leur enthousiasme et leur jeunesse. Ils ne devaient avoir guère plus de 18 ou 20 ans, ils croyaient encore à la victoire et brûlaient de connaître enfin l'épreuve du feu. J'ai été comme eux, en 1941. Il y a longtemps.

Nous avons parlé de la division Charlemagne, de leurs conditions de vie au camp de Wildflecken,

aux limites de la Bavière et de la Hesse, où tous nos compatriotes servant sous l'uniforme boche, même les marins, avaient été rassemblés pour mettre sur pied une division des Waffen-SS exclusivement française. Difficiles, les conditions de vie. Entraînements épuisants dans une neige abondante, nourriture très insuffisante, vertiges au réveil, ambiance délétère. Les anciens de la LVF et ceux qui s'étaient engagés dans la Waffen-SS à partir de 1943 se regardaient déjà en chien de faïence quand un contingent de près de deux mille miliciens les avait rejoints. Les uns se réclamaient de Doriot, les autres n'avaient d'yeux que pour le *Führer*, alors que les derniers arrivés restaient en majorité fidèles à leur chef, Joseph Darnand.

La division, un peu plus de sept mille hommes, n'était en fait qu'une brigade faite de bric et de broc, sous-équipée, minée par les désertions. Une section entière avait quitté le camp une nuit avec armes et bagages pour rejoindre les Waffen-SS belges de la division Wallonie. Tant qu'à monter au front, avaient estimé les gars, autant y aller dans une formation solide, qui avait fait ses preuves.

D'ailleurs, au moment même où nous parlions avec Soupault, dans la chaleur et la quiétude de cette taverne, les SS français arrivaient en ordre dispersé sur le front de Poméranie orientale. La veille, 22 février, le premier convoi ferroviaire transportant

nos camarades avait atteint la gare de Hammerstein, déjà menacée par l'offensive soviétique. Quatorze autres allaient suivre.

J'ai su plus tard la manière dont la division avait été engagée. Dans le plus complet état d'impréparation. Les officiers sans cartes d'état-major, les radios sans postes émetteurs, les fantassins sans casques, les servants des mitrailleuses avec seulement quelques bandes de cartouches. Quant au matériel disponible, il y eut quelques mauvaises surprises. Les obusiers du groupe d'artillerie se révélèrent ainsi inutilisables, non faute de munitions, mais en l'absence de leurs servants, pas rentrés à temps de leur stage à l'école d'artillerie SS située en Bohême-Moravie. Le résultat fut sans surprise. Pourtant, mon plus amer regret est de ne pas avoir eu le privilège d'aller au feu avec mes frères d'armes.

Quand nous sommes sortis dans *Hauptstrasse*, déserte et plongée dans le noir, Soupault et moi ne marchions plus droit et, bien qu'il gelât sans doute, nous ne sentions pas le froid. Lui n'a pas sorti son revolver comme il en avait l'habitude lorsqu'il était ivre, mais il s'est mis à chanter *L'Internationale* à pleins poumons et nous aurions sans doute fini la nuit en cellule si l'hôtel Baier n'avait pas été aussi proche.

## 7.

Le lendemain, je me réveille avec la gueule de bois et je me traîne jusqu'à la salle du petit déjeuner. Je me vois bien monter me recoucher, mais Sabiani a d'autres projets pour moi, qui me demande de l'accompagner à l'hôtel de ville.

Nous nous y rendons à pied. Grisâtre, le bâtiment est situé à l'angle de *Hauptstrasse* et d'une rue secondaire, à l'endroit où l'artère principale de Mengen s'élargit pour offrir l'espace suffisant à une placette occupée par une fontaine.

Nous montons la volée de marches menant au hall, entre les deux colonnes qui supportent un balcon ceint d'un garde-corps en fer forgé. Une salle du rez-de-chaussée a été vidée où l'on a déposé des plantes vertes autour des tréteaux qui doivent recevoir le cercueil. Dans la pièce, se mêlent des odeurs de parquet ciré et de forêt, que dégagent des branches de sapin fraîchement coupées. Un militant installe un drapeau tricolore. Un autre a déniché un coussin de velours noir sur lequel Sabiani me demande d'épingler les décorations du Chef. Il n'y en a que quatre dans la boîte : la médaille du Premier hiver, la Croix de fer, celle du mérite de guerre et la Croix de guerre légionnaire, toutes gagnées dans les rangs de la LVF. Je sais que Doriot en avait reçu d'autres.

Dans la soirée, le cercueil arrive dans cette chapelle ardente, où je vais passer de longues heures, debout avec d'autres hommes, pour assurer au défunt la garde d'honneur due aux soldats « tués à l'ennemi ».

Nous sommes quelques-uns en uniforme allemand, tous anciens de la LVF : un sous-officier corse dont le nom m'a échappé, Gaillard, un ancien commandant de compagnie aux origines levantines et un lieutenant, inconnu de moi et qui l'est resté. Gaillard, lui aussi, a été démobilisé. Moi, pour inaptitude. Lui fait partie des quelques officiers ayant profité de la possibilité de se retirer au moment où notre Légion a été versée dans la Waffen-SS.

Des heures debout, ma jambe qui me fait souffrir, douleur que je supporte en serrant les dents. Des heures à gamberger, à me repasser le film des événements qui m'ont conduit jusqu'ici. La grande croisade antibolchévique ? Foutaises. Je crois qu'en réalité, nous avons remplié pour retrouver notre dignité, pour redevenir des hommes après la grande humiliation de 1940, pour oublier les scènes que nous avons vues de nos yeux, que nous avons vécues : ces soldats débandés, ces déserteurs, jusqu'à ces officiers qui avaient abandonné leurs gars, jouaient des coudes pour se ménager une place dans une voiture ou un train afin de mettre le plus de kilomètres possible entre le front et eux. Et encore, ceux-là n'étaient même pas les pires. Les pires, ce furent ces

va-t-en-guerre, toujours les mêmes, qui jetaient de l'huile sur le feu, appelaient à barrer la route à Hitler, à défendre notre démocratie, mais qui, une fois que l'heure de l'explication avait sonné, s'étaient tirés ou s'étaient trouvés une planque à l'arrière, dans quelque état-major d'armée, à bonne distance de la bagarre. Affectés spéciaux, détachés, réformés, exemptés, embusqués et dégonflés de toutes les espèces qu'il aurait fallu coller au mur avant de prétendre entreprendre quoi que ce soit d'autre. Doriot, lui, bien que pacifiste en 14 et munichois en 39, y était allé à chaque fois. Et, à chaque fois, il en était revenu avec une croix de guerre.

## 8.

Entourant la dépouille de leur chef, Sabiani et les autres dirigeants du PPF se tiennent sur le perron de l'hôtel de ville. Sur le trottoir, on a installé un pupitre drapé de noir derrière un micro au long pied métallique. Marcel Marchal, en uniforme du Parti, Fernand de Brinon, l'ancien représentant du gouvernement de Vichy à Paris, et l'ambassadeur allemand Reinebeck s'y succèdent pour rendre hommage au défunt.

Marcel Déat est debout, à quelques pas du pupitre, tête baissée, visiblement ému. En face, les membres



de la famille du Chef sont assis sur des chaises disposées sur la chaussée. Autour d'eux, une foule compacte, où la silhouette d'un asiatique détonne. À deux pas du diplomate japonais, des têtes connues : Darnand, Rebatet, l'auteur des *Décombres*, Céline, sans son chat, et le tout petit et fluet Abel Bonnard, que l'on surnomme « Gestapette », en référence à sa germanophilie et à ses mœurs, supposément contre-nature. Ils sont tous là, à l'exception de Pierre Laval et du maréchal Pétain, qui vivent reclus dans leurs appartements du château de Sigmaringen.

Les habitants de Mengen sont venus en nombre. Ils assistent à la levée du corps, que six militants vêtus de la chemise bleu marine du Parti portent jusqu'à un antique corbillard tiré par deux chevaux noirs. Des gens observent le spectacle depuis les fenêtres d'un immeuble à la façade décrépie. Quelques hommes prennent des photos et le cortège se met en branle le long de *Hauptstrasse*. Soupault, blanc comme un linge, est au premier rang. Les sabots des chevaux résonnent sur les pavés. Je suis le mouvement.

Les trottoirs sont jalonnés de curieux, des femmes, surtout, habillées en noir. Quelques enfants ont grimpé en haut d'une palissade, entre deux immeubles.

Nous passons devant l'hôtel Baier, puis nous franchissons le Danube qui, au moins à cet endroit, n'est ni beau ni bleu. Ensuite, nous longeons le

terrain d'aviation pour rejoindre le cimetière, situé à quelques kilomètres du centre-ville.

Une haie formée par des adolescents des Jeunesses hitlériennes a poussé à l'entrée. On forme un grand cercle et un prêtre, aumônier de la Milice, prononce l'absoute devant le cercueil recouvert du drapeau français, d'un étendard du PPF, de la vareuse et de la casquette de l'ex-*Oberleutnant* Doriot.

Le métallo entré à l'usine à 15 ans, engagé en politique à peine sorti de l'enfance, député à 26 ans, reposera à jamais chez les Boches.

Face à moi, Bouton échange quelques mots avec un petit homme brun et râblé au visage sérieusement amoché. Derrière eux, presque absent, se tient un quadragénaire trapu, au nez en bec d'aigle, aux lèvres fines et à l'air mauvais : Albert Bongrand. Membre du bureau politique, celui-ci est le responsable de la formation des espions et des saboteurs destinés à opérer en France. Je le croise presque tous les jours à Mainau. Il m'a d'emblée inspiré une profonde antipathie.

En sortant du cimetière, j'entends un homme confier à Rebatet :

– L'aventure est finie. Avec la mort de Doriot, le PPF est mort.

Et l'écrivain lui répond :

– Tout est foutu, mon vieux... Moi, je ne crois plus à rien, ni à une idée, ni à un homme, ni à une guerre.

La température a chuté de quelques degrés. La nuit s'annonce. Quand on a passé deux hivers au paradis des Soviets, quand on est monté en ligne devant Moscou par  $-40$ , avec pour vêtements ceux de l'habillement réglementaire, seulement complétés par un cache-nez et des gants en laine, on se dit que l'on ne craint plus grand-chose. La vérité est que l'on redevient vite douillet. On redevient le bourgeois que l'on était.

## 9.

À Mainau, j'ai retrouvé ma chambre, située sous les combles du château, tout aussi inhospitable que celle de l'hôtel Baier, mais dont l'unique fenêtre m'offre à chaque réveil une vue imprenable sur les mille nuances de bleu et de vert du lac que les Allemands appellent le Bodensee. Tout droit descendues des Alpes, charriées par le Rhin, ses eaux ont la particularité de n'être d'huile que rarement. Même par temps calme et sous le ciel le plus pur, la surface du lac, sous l'effet de courants profonds, se ride comme s'il soufflait une brise persistante. Sur les rives, un bruit continu se fait entendre, comparable au ressac de la mer, tandis que des vaguelettes viennent mourir sur les grèves. Et, lorsque le foehn se déchaîne, le Bodensee offre

l'aspect d'une mer démontée aux ondulations grises.

Peut-être est-ce pour cette raison que l'on a construit à l'extrémité orientale de Mainau un môle de forme triangulaire pour protéger le port miniature. Un hangar à bateau en bois s'est greffé sur l'ouvrage. Une maisonnette carrée, que j'ai toujours vue fermée, se dresse sur la rive, un peu en retrait. De ma chambre, du fait de la végétation, même celle de l'hiver, je ne vois qu'une partie de la jetée, mais par temps clair, comme ce matin, je distingue dans le lointain l'éclat neigeux des contreforts des Alpes.

Nous ne sommes guère nombreux en ces lieux d'ordinaire dévolus aux gens de maison. Je peux même dire que, depuis le départ d'un journaliste qui y avait été logé un temps, je suis seul occupant de l'étage. Les domestiques, originaires d'Europe de l'Est, ont leurs quartiers dans l'auberge de l'île. Les élèves de notre école, surnommés les « illégaux », et les autres militants vivent dans les chalets en préfabriqué.

Le château, lui, est peuplé par les membres de la petite mission dépêchée par le ministère allemand des Affaires étrangères, conduite par Strüwe, et les chefs du PPF. Doriot avait son bureau, ses appartements et une salle à manger privée au 1<sup>er</sup>, non loin de Jean Le Can, son homme de confiance, de Lamouche et de sa secrétaire. Le Chef y vivait avec sa

maîtresse, une certaine Ginette Garcia. Il m'est arrivé de la croiser dans les allées du parc, promenant son bébé, fruit des amours de cette jolie jeune femme avec le « Grand Jacques ». Les membres du bureau politique et leurs proches se répartissent dans les étages. Seul dirigeant à faire bande à part, Albert Bongrand vit dans un des chalets depuis son arrivée sur l'île, au mois de janvier.

La mort du Chef, évidemment, a perturbé nos projets. Les cours sont suspendus, ce qui me laisse de longues heures à occuper. Je consacre le début de la matinée à une promenade solitaire.

Mainau ne fait guère plus d'un kilomètre de long et six cents mètres dans sa partie la plus large, mais ses allées et ses chemins offrent à tout instant, et même en cette saison, matière à s'émerveiller. Je ne sais plus qui l'a décrite ainsi : « une butte Montmartre plantée sur l'eau. » Une butte Montmartre sur laquelle on ne sait quel propriétaire des lieux a souhaité réunir tous les conifères du Monde : séquoias géants de Californie, cèdres du Liban, espèces rares du Chili, du Japon, d'Australie, du Tibet. Ceux-là partagent l'espace d'un vaste parc aux allées taillées au cordeau avec des chênes, des hêtres, des peupliers, des platanes ou des bananiers. Sur la rive sud, surplombant les eaux du lac, une terrasse méditerranéenne est peuplée de cyprès, de palmiers, de bougainvilliers et d'agaves. Je m'y arrête un instant, regrettant de ne pas connaître

l'endroit à la belle saison, quand les lauriers, les tulipes, les roses ou les rhododendrons valent à notre terre d'exil le surnom d'« Île aux fleurs ».

Lorsqu'on s'éloigne du château, le parc laisse place à des prairies, un petit lac, une vigne et des champs. Je n'ai pas l'intention de pousser aussi loin. Bouton ne doit guère être plus occupé que moi. Je quitte la terrasse blanche de givre et je regagne le château.

Le grand hall est désert. Je m'engage dans l'escalier principal, sous l'œil de personnages en uniforme, dont les portraits exposés dans des cadres dorés tapissent les murs blancs.

Au 1<sup>er</sup>, un militant monte la garde debout, les bras croisés, interdisant l'accès à l'étage. L'autre de Bouton est situé au 2<sup>e</sup>, dans l'aile sud. On accède au bureau du flic en suivant un couloir au sol dallé de gris.

Debout derrière une fenêtre, l'ex-inspecteur m'accueille sans déplaisir. Sur son bureau est posé *Le Petit Parisien* du 24 février. Le grand journal du matin est devenu l'organe du PPF en terre allemande. Il y paraît dans le même format et avec les mêmes caractères typographiques qu'en France. Imprimé à Constance, il est diffusé auprès de nos compatriotes : prisonniers de guerre, travailleurs, forcés ou non, collabos réfugiés avec leurs familles sur l'autre rive du Rhin.

À la Une, sur trois colonnes, un titre annonce sobrement dans un cadre noir : « Jacques Doriot mitraillé et tué par un avion anglo-américain. »

Bouton retourne s'asseoir.

– Voilà, on attend les résultats du conclave...

– Ils sont au 1<sup>er</sup> ?

– Oui, ils y sont tous. Pour quelques dizaines d'heures encore. On attend la fumée blanche. Mais un chef, ce n'est pas comme un pape. Ça ne se désigne pas. Ça s'impose à tous. Le Chef, on ne le remplacera pas.

Depuis tôt ce matin, l'état-major du Parti est réuni au complet : Lesueur, le représentant du PPF à Berlin, Sabiani et Marchal, partis de Mengen aux premières lueurs de l'aube. Et tous ceux de Mainau : Victor Barthélemy, Maurice-Ivan Sicard, Le Can, Nicolas, Dutilleul, Bongrand et Pierre Celor, le responsable de notre petite école.

Tout ce beau monde se restaurant pour l'occasion dans la salle à manger du 1<sup>er</sup>, Bouton et moi trouvons celle du rez-de-chaussée moins peuplée que d'ordinaire quand nous nous y présentons pour déjeuner. Quelques tables, occupées par les proches des huiles du Parti et les membres de la mission diplomatique allemande, une autre par l'équipe du *Petit Parisien*. Bouton, qui n'aime pas les « plumitifs », ainsi qu'il les appelle, les évite délibérément et nous nous retrouvons en tête à tête.

Ceux qui sont logés dans les préfabriqués prennent leur repas à l'auberge, mais le menu est le même pour tous. Il est généralement frugal, sa pauvreté offrant un contraste saisissant avec le luxe de la salle à manger aux voûtes blanches entrecroisées, aux lustres en cristal, aux tables recouvertes de nappes en dentelle et d'assiettes armoriées.

J'ai lu après la guerre que les dîners aux chandelles s'achevaient en bals costumés sous les verrières de la terrasse ou dans la salle de bal au lustre monumental, aux murs blancs ornés de dorures et dont la vertigineuse hauteur sous plafond a permis l'aménagement d'une loge princière en surplomb. En vérité, notre vie à Mainau était d'une infinie tristesse. Je n'ai jamais assisté à la moindre fête, vu de musiciens, ni de domestiques en livrée de velours. Je n'y ai croisé que des ombres, aux vêtements usés et aux mines de plus en plus sombres. Je n'y ai surpris que des conciliabules dans les recoins de quelque salon.

Le repas de midi nous est servi par deux des petites bonnes ukrainiennes. Elles sont une dizaine à Mainau, blondes, dodues et gentilles. L'une d'elles, Elena, depuis mon arrivée dans l'île, vient me retrouver certains soirs dans mon réduit sous les toits. Comme elle ne peut être attirée par le luxe de mes appartements, j'imagine qu'elle m'aime bien.

Bouton semble préoccupé.



ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD  
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

CORINNE BERNARD  
CORRECTION

BRUNO RINGEVAL  
COMPOSITION

YVAN CARDONA  
IMPRESSION

MARIE-ANNE LACOMA  
SUIVI COMMERCIAL ET PROMOTIONNEL

FLORA MORICET  
RELATIONS PRESSE

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS  
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

AGENCE TRAMES  
CESSIONS DE DROITS

LES LIBRAIRES  
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2023